



Jacques Riguet

Une analyse indolore*

Propos recueillis par
Deborah Gutermann-Jacquet

publiés dans la revue [Le Diable probablement](#)
(9, 2011)

Deborah Gutermann-Jacquet : Comment avez-vous rencontré Lacan ?

Jacques Riguet : J'ai rencontré Jacques Lacan en mai 1954 lors des rencontres interdisciplinaires que Lévi-Strauss avait lancées à l'UNESCO et auxquelles étaient invités des amis : Marcel-Paul Schützenberger (Marco), Benoît Mandelbrot, et aussi des linguistes (Benveniste), des physiciens (Pierre Auger), des sociologues (Maucorps), etc. C'est une rencontre qui en premier lieu répondait au désir de rencontrer un psychanalyste théoricien et praticien après la lecture du *Sigmund Freud* de Stefan Zweig que m'avait recommandée mon professeur de philosophie avant le bac et que je n'avais pu satisfaire, puisque pris par mes recherches mathématiques. Et cette rencontre comblait ce désir au-delà de mes espérances. Le psychanalyste que je rencontrais, c'était Lacan ! Et sa renommée internationale, son éloquence et son pouvoir « diabolique » de séduction, j'en connaissais déjà un bout grâce à Marco (dont le père était directeur de l'hôpital psychiatrique de Ravenel). De plus, il n'y avait pas seulement demande de *ma* part, mais aussi demande de *sa* part. Et puis il y avait aussi demande de la part de Lévi-Strauss, qui souhaitait utiliser des outils de formalisation mathématiques ou algébriques dans son champ de recherches. Alors à ce moment-là, il y a eu de *ma* part une certaine hésitation puisqu'il m'a fallu choisir justement entre la demande de Lévi-Strauss et celle de Jacques Lacan...

D.G.-J. : Alors ?

J.R. : J'ai choisi la direction Jacques Lacan. Lévi-Strauss m'avait proposé de formaliser des histoires de noeuds avec les jeux de ficelles, chez les Indiens, plus exactement. Cette proposition était loin de m'enthousiasmer.

D.G.-J. : Comment s'est formulée la demande de Lacan ?

J.R. : Ça a commencé par des réunions à Guitrancourt. La rencontre au séminaire de Lévi-Strauss avait eu lieu à l'été, et les réunions de Guitrancourt ont suivi, à l'automne de la même année. Le Séminaire de Lacan a commencé aussi à ce moment-là, et je l'ai suivi durant quatre années, de 1954 à 1958, ainsi que quelques-unes de ses présentations de malades. 1958 est l'année de mon départ pour Zürich.

* Mathématicien, spécialiste des treillis et de la théorie des relations, pionnier de l'informatique théorique, spécialiste de la théorie des catégories, ami de la psychanalyse (il fut durant plusieurs années un très proche de Lacan), esprit original, homme chaleureux et plein d'humour, Jacques Riguet est décédé le 20 octobre 2013.

Nous remercions Deborah Gutermann-Jacquet de nous avoir autorisé à reproduire cet entretien.

D.G.-J. : Comment se déroulaient ces premières rencontres avec Lacan ?

J.R. : C'étaient des rencontres très fortes pour moi : il y avait cette ambiance de Guitrancourt, et ses visiteurs qui contrastaient avec les amis que j'avais par ailleurs... Je me souviens que la première fois que j'y suis allé, j'avais acheté une Deux-chevaux à un des analysants de Lacan, le père Bernaert. La première fois, j'y suis allé avec cette voiture et j'ai eu beaucoup de peine à trouver « La Métairie » de Jacques Lacan. Quand j'étais invité le samedi soir à Guitrancourt, Lacan me prenait dans sa voiture après ses séances et je dormais là-bas, dans une petite chambre de la dépendance qui se trouvait sur la droite de la maison.

D.G.-J. : Sur quoi Lacan voulait-il vous faire travailler ?

J.R. : Le premier article qu'il m'ait confié est « Le temps logique et l'assertion de la certitude anticipée ». C'est là qu'il pose le problème du paradoxe des trois prisonniers avec leurs jetons. Que vont-ils faire ? Quel est le premier qui va répondre ? Le temps joue un rôle considérable dans le déroulement de ce petit jeu, c'est ce qui m'a frappé d'emblée. C'est le premier document qui nous a amené à parler des possibilités de formalisation. Je commençais de mon côté à lui parler de cybernétique et lui ai alors appris un certain nombre de notions et notamment celle de *feedback*, qui est très importante. Lacan a ensuite fait un exposé inspiré par nos conversations sur ce thème « Psychanalyse et cybernétique ». Je me souviens avoir été un peu désappointé : il avait très bien vu un certain nombre de points, et notamment l'usage des « portes » s'ouvrant et se refermant pour évoquer la théorie des interrupteurs. Il exprimait cela dans son langage toujours aussi brillant et séduisant, c'était très bien, mais je souhaitais qu'il s'exprime davantage sur ce que Le Roux appelle dans sa thèse « la théorie des automates ». Alors, lorsque Piera Aulagnier m'a dit en sortant de ce séminaire « Est-ce que vous avez reconnu votre enfant ? », je lui ai répondu « Oui, en effet un peu », mais elle a certainement perçu dans ma voix comme un petit regret. Nous n'en avons pas reparlé ensuite et nos conversations se sont portées sur d'autres thèmes. Quand il s'est intéressé à Bouasse et à la théorie du bouquet renversé, je lui ai expliqué le fonctionnement de la lampe triode — l'anode, la cathode et la grille au milieu qui contrôle le flux des électrons — et c'est là le point d'origine du schéma L. C'est la notion de contrôle d'un flux qui l'a intéressé là. Dans un deuxième temps, je lui ai aussi enseigné quelques notions de topologie, la théorie des surfaces, des graphes sur les surfaces, etc. Lorsque je lui ai expliqué la notion de plan projectif et celle de *cross-cap*, ça a été pour lui un éblouissement. On retrouve beaucoup de traces de cela dans le Séminaire.

D.G.-J. : Vous avez offert à Lacan des outils de formalisation. Que vous a-t-il apporté de son côté ?

J.R. : Il y a eu un enrichissement des deux côtés : d'une part le Séminaire, et de l'autre Guitrancourt. Je suivais le Séminaire, mais j'essayais aussi à ce moment de l'attirer dans une certaine direction parce que son enseignement, à mon goût, faisait trop de références à la philosophie classique. Admirateur de Paul Valéry je préférais comme lui les références plus contemporaines. J'ai aussi beaucoup insisté auprès de lui sur la notion d'axiomatique, mais il n'a pas accroché. Quelques années plus tard je suis intervenu là-dessus lors du Séminaire xx. Cette notion d'axiomatique me paraissait très importante pour éclairer certains points, notamment la question de la vérité. Cette notion de vérité, chez lui qui avait eu une éducation très catholique, cette récurrence de « la » vérité dans son discours sans plus de précision, me laissait un peu interrogatif. Quand on manipule des systèmes formels déductifs, cette notion de vérité apparaît alors comme très relative. J'aurais dû à ce moment-là lui poser des questions là-dessus, pour qu'il m'éclaire davantage. À cette époque-là, la théorie des systèmes commençait à remplacer la théorie des machines. Je lui ai dit que lorsqu'on a une notion assez nette des systèmes déductifs, on a une certaine notion de la vérité qui peut émerger. Je lui avais d'ailleurs cité cette « boutade » de Russell, que plus tard il citera dans son séminaire : « En mathématiques, on ne sait pas de quoi on parle ni si ce que l'on dit est vrai », et j'avais commenté par quelques exemples. Pour revenir à votre question, ce ne sont pas des points précis qui m'ont marqué chez Lacan, c'était toute une ambiance. Celle de Guitrancourt, où il y avait Merleau-Ponty, Jakobson, qui a beaucoup discuté avec Lacan la notion de métonymie, et puis Georges Bataille.

Je l'ai rencontré une seule fois alors qu'il était très affaibli et résidait à demeure à La Métairie. Lacan souhaitait que je fasse sa connaissance. C'était très surprenant de l'entendre parler avec cette voix si douce, lui dont les textes sont...

D.G.-J. : Beaucoup moins doux... On peut dire que vous étiez un habitué de Guitrancourt ? Guitrancourt, c'était le travail, mais aussi la détente ?

J.R. : Oui, j'étais un habitué de Guitrancourt ! [rires]. Lacan était tout le temps au travail et de temps en temps, on commençait à parler, nous allions nous promener. Une fois, alors que Jacques Lacan et moi étions dans la bibliothèque, Sylvia nous a rendu visite et nous a reproché de rester enfermés. Elle nous a dit : « Allez donc faire un tour et prendre l'air. » Jacques Lacan a alors quitté la table de travail et nous sommes partis en promenade dans la campagne environnante. Alors que je continuais à lui parler de la nécessité pour moi de formuler de manière plus nette les relations fondamentales du champ psychanalytique et des relations de ces relations, il m'a dit « Voilà comment je vois les choses. Il y a pour moi trois concepts fondamentaux : le Réel, le Symbolique et l'Imaginaire. » Mais je ne sais si c'est durant cette même promenade qu'il m'a parlé de phallus et durant une autre promenade que je lui ai avoué que cette notion restait pour moi très obscure ! Une autre fois, un dimanche en été, je me souviens que nous devions avoir la visite du notaire, Maître Bel Argent, à cinq heures. Jacques Lacan m'assure dans un sourire que c'est bien là son nom. Je lui dis que dans la ville de mon enfance il y avait un boulanger qui s'appelait Painlong. Nous décidons, puisque nous en avons largement le temps, d'aller voir les nymphéas à Giverny. Lorsque nous arrivons nous trouvons une clôture en fil de fer qui nous laisse penser que le lieu est devenu propriété privée, ce qu'un écriteau confirme. Nous en faisons le tour et remarquons que là où nous trouvons, la grille de clôture est affaissée et facile à enjamber. Tellement facile que j'ai alors une grande envie d'entraîner Jacques Lacan sur la voie de la transgression. Je l'interroge : « Est-ce qu'on entre » Jacques Lacan hésite puis se décide. Nous entrons et marchons lentement en suivant le bord du lac. Ce n'est qu'après dix bonnes minutes que nous apercevons là-bas sur l'autre rive un vieil homme coiffé d'un chapeau de paille et qui, semble-t-il, fait office de guide pour des visiteurs. Nous poursuivons nous aussi notre visite et je suis convaincu d'avance que Jacques Lacan va trouver les mots qui conviennent pour que notre situation apparaisse plus comme le produit d'une erreur que d'une nécessité. Mais lorsque nous arrivons à la hauteur du vieil homme, celui-ci nous accueille et nous dit sur un ton très en colère « Qu'est-ce que vous faites ici ? C'est une propriété privée. » Jacques Lacan répond en disant que « n'apercevant personne dans ce lieu sinon la présence imaginaire de Claude Monet, nous avons cru bon de faire quelques pas ». Le vieil homme nous répond : « Vous allez tout de suite déguerpir ! » Et il nous fait presser le pas en nous montrant la porte de sortie. À notre retour, nous trouvons Maître Bel Argent en compagnie de Sylvia. Jacques Lacan raconte notre aventure et précise que le « petit vieux » était très en colère. Sylvia conclut : « Il vous a traités comme des garnements ». Alors j'en ai un peu rajouté, en disant quelque chose comme « Oui, des garnements... Il n'y a plus d'éducation. Les jeunes se croient tout permis. Où va la France ? »

D.G.-J. : Cette connivence s'est poursuivie dans le temps ?

J.R. : À mon retour de Zürich, il y a eu un moment décisif. On commençait à se revoir plus souvent. Et là, Lacan m'a mis le marché en main, si j'ose dire ou bien je commence une analyse — cette analyse ne pouvant se faire avec lui, puisque nous avons des relations d'amitié — ou bien je prenais mes distances vis-à-vis du milieu psychanalytique. Ce marché m'a presque mis à l'aise, et j'ai choisi l'éloignement. J'étais très désireux de prolonger les résultats de ma thèse. C'était à ce moment-là le début du développement de la théorie des catégories que je considérais déjà comme indispensable à la théorie des systèmes et à la programmation informatique. Pourquoi une analyse que je ne ressentais pas comme un besoin ? M'aurait-elle apporté plus que ce quelque chose comme une saveur d'analyse indolore que Jacques Lacan m'avait offert durant ces années-là par sa présence, ses travaux et son amitié.
